

Méditation sur le voyage

Tableaux d'un voyage imaginaire de Chedly Belkhodja et Jean Chabot

André Roy

Number 107-108, Fall 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23904ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, A. (2001). Review of [*Méditation sur le voyage / Tableaux d'un voyage imaginaire* de Chedly Belkhodja et Jean Chabot]. *24 images*, (107-108), 93–93.

Tableaux d'un voyage imaginaire

de Chedly Belkhodja et Jean Chabot

MÉDITATION SUR LE VOYAGE

PAR ANDRÉ ROY

Le documentaire de Chedly Belkhodja et Jean Chabot est une réflexion (oui, une réflexion et non un reportage) sur le voyage, l'histoire et l'image (sa place, son statut), trois sujets organiquement agencés et si évidemment inséparables qu'on se demande pourquoi un tel film n'a pas vu le jour avant. Trois thèmes plutôt que trois sujets, dans la mesure où un thème appelle l'imaginaire, l'attention flottante – et ce film donne justement l'impression, par sa lenteur, sa tranquillité, que le discours advient dans une sorte d'état d'apesanteur, sans jamais pourtant sacrifier la profondeur et la complexité. Comme si maintenant, dans l'aujourd'hui du XIX^e siècle, il ne s'agissait plus d'asséner des vérités, d'utiliser le cinéma comme arme, comme défense et combat idéologiques, mais d'appréhender le monde par d'autres moyens, plus doucement, plus calmement, pour que les idées circulent et que le savoir se communique.

Les Vikings, Catherine II de Russie, un congrès de voyageurs, un groupe de touristes japonais, le monologue d'un acteur au pays de la Sagouine ou une visite éclair de Brian Tobin (alors premier ministre de Terre-Neuve), chaque fragment de ce film est une variation sur l'histoire du voyage, le voyage dans l'histoire, l'organisation du voyage et le voyage comme fiction organisée. Quand Grigori Alexandrovitch Potemkine organise un périple à travers la Russie pour Catherine II, que fait-il sinon ce qu'on fait pour les touristes japonais et autres d'aujourd'hui: il crée une illusion. Chaque ville visitée par la reine n'était que l'assemblage de décors démontés de la ville traversée la veille. Comme aujourd'hui, à la forteresse de Louisbourg où les visiteurs sont priés de quitter la garnison avant 19 heures à cause de la levée du pont-levis, même si, ironie du sort, l'annonce leur est faite par une femme habillée en soldat. Le voyage n'est plus connaissance, mais une succession de tromperies, un rêve d'exotisme. Il n'y a plus de paysages, mais des façades; il n'y a plus de voyageurs, mais des clients. Tout est arrangé par un nouveau type de «gars des vues»



Un regard sur le voyage comme une succession de tromperies, un rêve d'exotisme.

qu'on nomme le voyageur, l'industriel du tourisme de masse.

Comme Catherine II, le voyageur regarde mais ne voit pas. L'histoire, dans laquelle prétendument on les plonge par une série d'artifices, est devenue un spectacle, une fiction qui se multiplie à l'échelle du monde et de tous les pays. Comme il est dit en voix off: «On ne retient de la mémoire collective que ce qui favorise la réussite de ce spectacle». Le voyage n'éveille plus des mondes nouveaux, mais n'est qu'un miroir qui néantise le regard. Alors, «tout se passe comme dans un film imaginaire». Ce que le cinéma a donné comme héritage est devenu une mise au point de quelques images, toujours les mêmes, que transmettent toutes les télévisions du monde et qui tournent à vide, «sans regard, ni mémoire, ni conscience». La visite éclair de Brian Tobin (il arrive et repart par hélicoptère, les caméras de la télévision le suivent et les régisseurs demandent aux gens de ne pas regarder la caméra) à l'occasion du millénaire des voyages des Vikings en terres amérindiennes est le point nodal de ce documentaire où est illustrée – sans pesanteur ni dérision – l'entreprise d'abâtardissement du regard. Cette visite éclair, qui se situe au milieu du film, permet à la réflexion des réalisateurs sur le statut actuel du voyage de trouver son point d'ancrage, sa force et sa pertinence: le voyage est un instant auquel fait défaut la liberté, le voyageur est un individu lambda, l'image est un cliché collectif qui tient lieu de pensée et d'émotions. Il n'y a plus d'affects ni de contingence. Le voyage est du surplage, un imaginaire immobile.

Ce que Belkhodja et Chabot voient, ce sont les dégâts. Ceux provoqués par la mul-

tiplication mondiale des images télévisuelles qui ont dévoré, avalé le regard qu'on pouvait porter sur le monde; de ces images qui «fictionnalisent» l'histoire, la détournent en divertissement, en idées de scénario (ces couples de Japonais qui se marient comme Lucy Maud Montgomery, dans les décors de la série télé *Anne of Green Gables*). Ces dégâts, ce sont les misères de l'imaginaire occasionnées par l'industrie du tourisme, qui n'est que le prolongement de l'industrie de l'image. C'est cet imaginaire qui est mis en tableaux dans ce film, c'est-à-dire «cadre» (il y a une passion, comme épreuve et sensibilité, du cadre chez les réalisateurs). Le cadre interpelle un œil moral, qui prend alors le temps de regarder, de réfléchir, je dirais même, à cause des magnifiques travellings, de marcher dans les images¹. La marche est affaire de lenteur, de reconquête du mouvement, de liberté, de contemplation, c'est-à-dire de méditation. Sur le sort de la perte du monde dans les images, Chedly Belkhodja et Jean Chabot nous offrent une rare et belle méditation. ■

1. Cette expression me vient du titre du récent livre de Georges Didi-Huberman, *L'homme qui marchait dans la couleur*, Paris, Minuit, 2001.

TABLEAUX D'UN VOYAGE IMAGINAIRE

Québec-Canada 2001. Ré.: Chedly Belkhodja et Jean Chabot. Scé.: Jean Chabot. Ph.: Michel La Veaux. Mont.: Marie Hamelin. Conc. son.: Claude Beaugrand. Mus.: Pierre Michaud. Int.: Barbara Kelly-Landry, Teagan MacLeod, Lawrence Burman, Sandy Anthony-Chiasson. 49 minutes. Couleur. Prod.: Diane Poitras pour l'ONF. Dist.: ONF.